Philologie italique et latine

Dominique Briquel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1290>

DOI : 10.4000/ashp.1290

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 87-89

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Dominique Briquel, « Philologie italique et latine », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 143 | 2012, mis en ligne le 24 septembre 2012, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1290> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1290>

PHILOLOGIE ITALIQUE ET LATINE

Directeur d'études : M. Dominique BRIQUEL,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2010-2011 : I. *Étude de textes d'historiens romains : préparation de l'édition de Tite-Live, Histoire romaine, livre X.* — II. *Épigraphie étrusque et italique : étude d'inscriptions.*

Au cours de l'année 2010-2010, le travail d'étude du livre X de Tite-Live en vue de la préparation de sa publication dans la Collection des universités de France, qui avait été commencé au cours de l'année précédente, a été poursuivi. La finalité des séances a toujours été, laissant de côté l'édition du texte dont est chargé un collègue, d'envisager les problèmes de traduction et les points sur lesquels devra s'arrêter le commentaire.

Alors que les cinq premiers chapitres, auxquels avait été consacré le séminaire de l'année 2009-2010, étaient centrés sur des questions militaires, les quatre chapitres suivants, qui ont fait l'objet du séminaire de cette année, le sont sur des questions de politique intérieure et en particulier sur le débat sur l'accès des plébéiens aux sacerdoces. Celui-ci donne lieu à un discours du plébéien P. Decius Mus, qui s'étend sur un chapitre et demi, rapporté au début au style indirect (7, 3-8) puis se poursuivant au style direct (7, 9-8). Par ce morceau rhétorique, Tite-Live ne cherche pas à tenir son lecteur en haleine dans l'attente de l'issue du vote : dès le départ, il a laissé entendre qu'il aboutirait à la défaite des patriciens (6, 11 : « ils y mettaient peu d'acharnement, habitués qu'ils étaient désormais à être vaincus dans des luttes de ce genre »). Le débat de cette année 300 s'inscrit en effet dans la perspective générale de la reconnaissance des droits des plébéiens à l'accès aux charges officielles de la *res publica*. L'historien renvoie explicitement aux débats qui avaient abouti à l'adoption des lois licinio-sextiennes en 367 av. J.-C. : « à peu près les mêmes arguments relatifs aux droits des patriciens et de la plèbe que ceux qui avaient été avancés jadis pour appuyer et pour attaquer la *lex Licinia*, lorsqu'on avait proposé d'ouvrir le consulat aux plébéiens, avaient été repris » (7, 2). De fait, ce passage du livre X constitue un écho de celui du livre VI (ch. 39-42) dans lequel l'historien avait narré la grande conquête de la plèbe que fut l'accès au consulat : par rapport à cette première étape, celle de l'accès aux sacerdoces constitue la conclusion et parachève la reconnaissance des droits des plébéiens, étendue au domaine religieux et non plus seulement politique.

Comme l'avait bien noté S. P. Oakley dans son commentaire du livre X, des parallélismes formels soulignent cette signification historique du vote de 300. Les débats de 368/367 se situent vers la fin du livre VI, mais pas exactement à celle-ci, puisque le vote consacrant la victoire de la plèbe intervient en 42, 1-3, laissant la place pour la narration d'autres événements, notamment militaires car une courte campagne contre les Gaulois suit immédiatement, en 5-8 ; de même, au livre X, les débats sur l'accès des plébéiens aux sacerdoces n'apparaissent dans le texte qu'après une série de péripéties militaires. Dans les deux cas, le morceau de bravoure des débats est constitué

par un discours – et un seul –, dans lequel est exposée l'argumentation d'un des deux partis. Mais, tandis que dans le livre X il s'agit de celui de celui qui défend le point de vue des plébéiens, P. Decius Mus, au livre VI c'est le champion des patriciens, Appius Claudius, dont les propos sont rapportés, sur deux chapitres entiers, au style direct (ch. 40-41). À l'inverse, les argumentations de leurs adversaires sont rapportés plus rapidement, au style indirect, et sans que soit mise en avant une personnalité précise, puisqu'au livre VI c'est le point de vue conjoint des deux tribuns C. Licinius et L. Sextius qui est évoqué (39, 5-12) et qu'au livre X, si le rôle d'Appius Claudius comme opposant à P. Decius Mus est souligné (7, 1), le plaidoyer des patriciens a déjà été rapporté auparavant, sans référence autre qu'un vague *patres* (6, 10).

Assurément, il n'est pas fortuit, comme l'avait relevé Oakley, qu'on retrouve un Appius Claudius comme champion du patriciat. Mais il convient de pousser beaucoup plus loin l'analyse que notre collègue anglais ne l'a fait. Si du côté patricien on a toujours affaire à un Appius Claudius, ce n'est plus le même – nous sommes plus de soixante ans plus tard ! – et on ne peut pas faire abstraction de ce qu'il s'agit du fameux censeur de 312, que Tite-Live a dépeint comme un démagogue de la pire espèce dans son livre IX. On doit relever que, de l'autre côté aussi, le point de vue de la plèbe n'est plus du tout porté par le même genre de personnage. En 368/367, on a affaire aux tribuns de la plèbe C. Licinius et L. Sextius. Mais en 300, ce n'est plus à un tribun, ce défenseur classique des droits des plébéiens, à qui est donné la parole. Au contraire, si des tribuns de la plèbe – les frères Ogulnii, Quintus et Gnaeus – sont évoqués à propos du débat, en 6, 3-4, ce n'est pas d'une manière très positive. Il est dit d'eux qu'ils profitent de la situation de paix régnant à l'extérieur, et même de l'apaisement social créé par la fondation de colonies, pour relancer l'agitation, par tous les moyens. Et c'est faute d'avoir trouvé d'autre terrain d'attaque contre le patriciat qu'ils mettent en avant la question des sacerdoces (6, 4 : « après avoir essayé en vain d'autres moyens, ils entreprirent cette action »). Il est significatif que ce ne soit pas à ces frères Ogulnii, qui auraient pu sembler être les homologues exacts des tribuns de 368, que Tite-Live donne la parole. Il choisit, pour le rôle de défenseur de la plèbe (et cette fois-ci en rapportant le discours qui expose les arguments de ce parti), un personnage différent, P. Decius Mus – qui à ce moment n'a pas de fonction officielle, mais est représentatif des « têtes de la plèbe, anciens consuls et triomphateurs » (6, 5) que la question des sacerdoces concerne (et qui figurera en tête de la liste des nouveaux pontifes, d'origine plébéienne, en 9, 2). Il fut quatre fois consul, en 312, 308, 297 et 295 – année où il mourut dans la gloire, par sa *devotio* sur le champ de bataille de Sentinum, en un épisode que Tite-Live va bientôt relater au ch. 28. À ce titre, il est une figure importante du livre X, où se placent ses deux derniers consulats. Mais le plus important est qu'en 297 et 295, et déjà en 308, il ait eu comme collègue patricien Fabius Maximus, qui apparaît, sous la plume de l'historien, comme le modèle accompli du chef romain. P. Decius Mus est donc posé (et cela en dépit des tensions passagères dont il sera fait état au ch. 24) comme le partenaire parfait du plus grand homme de la Rome d'alors, le plébéien qui complète heureusement le patricien qu'il est – et donc un symbole de la parfaite *concordia ordinum*. Qui plus est, tous deux ont été associés également comme censeurs en 304, dans cette censure qui est saluée par Tite-Live, à la fin du livre IX, comme ayant mis fin aux pernicieuses innovations d'Appius Claudius et ayant restauré

la saine concorde dans l'*Urbs* – au point que, contrairement à la tradition courante, c'est par cette œuvre civile et non ses victoires militaires qu'il justifie son surnom de Maximus, le plus grand.

Ainsi la substitution de P. Decius Mus comme champion de la plèbe aux tribuns qui auraient été attendus dans ce rôle, le fait qu'il soit posé comme antagoniste d'Appius Claudius (comme il l'a été lors de sa censure de 304) sont des choix significatifs. Aux antipodes des menées démagogiques, qui peuvent être le fait de tribuns de la plèbe poussés par l'esprit de parti, mais tout aussi bien de patriciens dévoyés comme Appius Claudius, il existe une plèbe saine, qui est capable de jouer pleinement son rôle dans la cité – et qui pour cette raison n'a pas de raison d'être écartée des sacerdoces plus que des charges politiques. Mais elle le fait toujours dans un esprit de concorde, cette concorde qui à Rome est une *concordia ordinum*, ne faisant pas abstraction des hiérarchies, mais sachant profiter des qualités de tous, quel que soit leur rang dans la société. Que les sacerdoces soient désormais assumés par de tels plébéiens responsables, loin des craintes ridicules que voulaient répandre des patriciens arriérés qui alléguaient une prétendue colère des dieux (6, 10), est dans l'ordre des choses et montre que le destin de Rome passe par cet accomplissement final de l'émergence de la plèbe, pour le plus grand bien de la *res publica*.